

L'ENVERS D'UNE IMAGE

Sylviane Chatelain

Pour commencer, j'aimerais vous remercier, très sincèrement, de m'accueillir parmi vous aujourd'hui.

On m'a souvent demandé pourquoi j'écrivais et j'ai souvent répondu que j'écrivais parce que je n'aimais pas parler.

Pourtant, depuis que j'écris, il me semble que je ne cesse de parler, ce qui reste pour moi un exercice très périlleux.

Je vais tout de même, puisque c'est notre première rencontre, essayer de me présenter rapidement.

Je suis née à Saint-Imier. A seize ans, je suis partie et j'ai vécu une vingtaine d'années à Genève, Lausanne, Neuchâtel avant de revenir m'établir à Saint-Imier.

J'ai été très contente de partir mais plus encore de revenir. Le Jura a trop de caractère pour se laisser oublier facilement.

Je suis partie seule, je suis revenue avec mes deux chats, mes quatre enfants, mon mari. Je suis donc mère de famille d'abord. A temps perdu, j'écris des livres, quatre à ce jour, deux recueils de nouvelles et deux romans.

Quand on demande à une mère de famille ce qu'elle fait et qu'elle répond : "j'élève mes enfants", on lui dit : "et à part ça, vous ne travaillez pas ?".

Quand on demande à un écrivain ce qu'il fait et qu'il répond : "j'écris", on lui dit : "oui, et à part ça, qu'est-ce que vous faites ?".

Vous voyez qu'entre ces deux professions, la différence est peu sensible, qu'elles ont bien des points communs et en tout cas celui-ci : elles ne sont pas considérées comme de véritables professions.

Deux professions entre guillemets donc. Et comme toutes les bonnes choses vont par trois, j'en aurai bientôt une troisième, puisque je vais, dès la rentrée scolaire, enseigner le latin à l'école secondaire de Saint-Imier. Le latin qui, comme tout le monde le sait, est une langue éminemment inutile puisque morte depuis longtemps.

On m'a demandé de dire quelques mots, le jour de la grève des femmes. J'ai intitulé mon exposé : *De l'art de travailler sans rien faire*. Vous voyez que c'est un art dans lequel je ne cesse de me perfectionner.

Maintenant que vous me connaissez mieux, j'aimerais vous parler de mon premier roman : *La part d'ombre*.

Je ne vais pas vous en raconter l'histoire qui est d'ailleurs impossible à résumer. Je vais essayer, en me servant de ce livre, de répondre à la question à laquelle tout écrivain s'est trouvé confronté un jour ou l'autre :

La question est la suivante, formulée à peu près en ces termes :

Comment trouvez-vous le point de départ d'un récit ? Comment, à partir de quoi se déclenche l'écriture ? Est-ce que vous racontez quelque chose qui vous est arrivé, à vous ou à l'un de vos proches ? Et quand vous vous asseyez à votre table, quand vous écrivez les premiers mots d'une nouvelle, d'un roman, est-ce que vous avez déjà une idée claire, précise de l'intrigue, ou se révèle-t-elle à vous pendant que vous écrivez ?

C'est une question embarrassante. L'envie vient de répondre que ça se fait tout seul, que c'est comme ça. Une réponse sincère et peut-être assez proche de la vérité, mais néanmoins insuffisante.

Quand on vous pose une question, il faut bien y répondre. Et rapidement si elle vient d'un journaliste qui attend, avec un sourire encourageant, la pointe de son stylo sur le papier. Encore plus si la question vous est posée dans le cadre d'une émission de radio où le moindre silence a quelque chose d'indécent.

J'ai donné à chaque fois une réponse, puisqu'il en fallait une, mais avec la désagréable impression de dire n'importe quoi pour effacer le silence, comme cela arrive souvent quand on parle et moins souvent quand on écrit, et c'est encore une autre raison pour laquelle je préfère écrire.

Un jour on m'a demandé de répondre à un questionnaire intitulé *Les écrivains au travail* et qui comportait l'inévitable question :

Comment trouvez-vous le point de départ d'un récit ?

Rien ne pressait, j'étais seule, j'ai enfin eu le temps d'y penser dans le silence.

J'ai noté la réponse suivante :

Tout part d'une image intérieure qui émerge brusquement, je ne sais pas pourquoi, à laquelle je suis confrontée. Je la vois très distinctement, comme une photographie, un tableau, mais capable d'indiquer aussi les sons, les odeurs, la qualité de l'air, etc.

Une réponse qui n'était pas fausse, mais trop brève, incomplète, puisque, si je n'avais pas manqué de temps cette fois-là, c'était l'espace qui m'avait fait défaut. Comme vous le savez, il n'y a jamais beaucoup de place pour les réponses dans les questionnaires.

Mais aujourd'hui, toutes les conditions me semblent réunies pour faire une nouvelle tentative : le temps de la réflexion ne m'a pas manqué et je sais que je peux compter sur votre patience.

Je vais prendre pour point de départ de mon exposé cette image, qui est aussi le point de départ du livre. Examiner avec vous comment elle a pris naissance, comment elle s'est imposée, comment elle a eu le pouvoir de déclencher la rédaction d'un roman, de nourrir finalement un travail qui a duré trois ans.

Ma grand-mère habitait une maison haute, étroite, qui ne possédait de fenêtres que sur la façade et l'un de ses côtés. C'est pourquoi la cuisine était sombre, éclairée seulement par les deux fenêtres du salon dont elle était séparée par une paroi vitrée. Les volets étaient souvent restés mi-clos toute la journée, à cause de la chaleur, et on ne les avait pas encore ouverts. Et ma grand-mère, par crainte du gaspillage, refusait d'allumer la lampe avant que nous ne discernions plus du tout nos visages. Nous nous tenions donc autour de la table, dans la pénombre, des femmes surtout, ma grand-mère, ma mère, des amis de la famille.

Je me souviens de lentes conversations, nous avions tout notre temps, propos de retrouvailles, souvenirs. C'étaient les vacances, des vacances dont j'aimais tout, les préparatifs, le voyage en voiture, l'arrivée et le déchargement des bagages dans la petite rue serrée entre deux rangées de maisons où vivaient mes grands-parents, le premier repas pris à la table de la cuisine. Je me répétais avec plaisir qu'il serait suivi de beaucoup d'autres et de ces longues soirées passées à bavarder.

J'aimais déjà les histoires. J'écoutais, souvent attentivement, même si l'on parlait de membres de la famille que je ne connaissais pas. J'étais bien au milieu de ces voix qui se répondaient sans hâte, en même temps légèrement angoissée par l'absence de lumière, dont je n'avais pas l'habitude, par cette lente invasion de la nuit que j'ai de la peine, aujourd'hui encore, à supporter.

Et c'est alors que j'ai entendu parler, à plusieurs reprises, de la cousine qu'on avait découverte morte dans une paroi de rochers. La cousine malheureuse. J'écoutais : son mari, leur mésentente, des disputes, son journal retrouvé après sa disparition où elle se serait plainte de cruautés. Sa mort survenue, lors d'une promenade faite en compagnie de son mari, dans des circonstances jamais élucidées.

De l'histoire, je ne sais rien de plus, sinon qu'elle est demeurée mystérieuse. Je ne désirais probablement rien en savoir de plus, tout occupée que j'étais à examiner l'image de la morte, image qui s'inscrivait très précisément dans la pénombre de la cuisine, nette et cruelle, fascinante comme une illustration qui serait le seul vestige d'un livre perdu, le seul témoin qui reste de son histoire, comme une très vieille photographie dans un album dont on aurait tout oublié.

Cette image a duré, tapie dans un coin de ma mémoire, et quand elle en surgissait, c'était avec une force intacte, capable de renouveler l'émotion qui s'emparait de moi quand j'étais une enfant dans la cuisine de ma grand-mère. Une émotion, un trouble, dont j'ai essayé plus tard de découvrir les causes et elles sont multiples : tout d'abord la peur, l'angoisse devant la découverte que je venais de faire de la difficulté des rapports humains. Incompréhension capable d'aboutir à la haine, elle-même capable de provoquer la violence, cette interminable chute dans les rochers. Peur aussi de la solitude, dans la vie, face à la mort. Révolte contre l'oubli, le temps qui détruit et efface ensuite la mémoire de ce qu'il a détruit, qui, de toute une vie, ses souffrances, ses joies, ne nous lègue qu'une pauvre image menacée elle aussi. Et par conséquent le désir irrité de se battre contre lui, de retenir ce qu'il nous arrache, d'en remonter le cours pour comprendre et découvrir ce qu'il s'acharne à dissimuler.

Autre chose encore : la conviction très vague d'être impliquée dans cette histoire, que le trouble dans lequel elle me plongeait était un signe dont j'avais à déchiffrer le sens.

Le fait est qu'un jour, je me suis trouvée occupée à la transcrire, à la traduire par des mots :

Au fond de l'ancienne carrière, quelque chose, une tache grenat, peut-être un morceau de tissu. Pour voir de plus près, descendre, rejoindre le sentier qui passe en haut de la carrière, le suivre en cherchant l'endroit d'où mieux voir : une veste oubliée, non, si elle quitte le sentier, se penche. Prolongée par deux rectangles bleus, le pantalon, et à l'autre bout de la veste, des cheveux qui battent à cause du vent. Seuls vivants, parce que le reste, elle le voit bien, est inerte, désarticulé, le bras droit déjeté, la jambe droite trop en arrière, trop repliée et la tête à la mauvaise place, à côté de la veste plutôt que dans l'échancrure du col. Le reste, cassé. L'endroit est dangereux, ne pas se pencher trop, un peu, parce qu'il le faut bien, parce que c'est difficile de faire autrement. Les cheveux, courts, raides, une frange irrégulière sur le front, battent doucement à cause du vent. La tête à angle droit avec le buste. Elle recule, elle n'a rien vu, revenir en arrière, retrouver le chemin, rentrer.

Voilà la tentative faite de restituer l'image, ou plutôt de restituer ce qui en constitue la source, d'en appréhender l'origine, en cet instant précis où elle n'était pas encore une image mais une réalité sur le point d'être découverte, qui, pour être découverte, devait avoir un spectateur. Et voilà pourquoi s'est introduit dans ma description ce détail supplémentaire, cette silhouette que vous avez pu apercevoir au haut de la paroi de rochers, qui se penche, regarde, recule, s'éloigne. Et l'image s'anime, devient une scène.

Une scène qui sera le point de départ du roman. Le point de départ, mais non son sujet. Et Maud, la jeune femme morte au fond de la carrière, n'en sera pas non plus le personnage principal, quoiqu'elle y joue un rôle important. Non, cette autre femme, Nora, dont vous avez aperçu la silhouette à l'arrière-plan, qui découvre le corps, s'éloigne, court avertir le village de ce qu'elle a vu, grandit peu à peu et occupe la première place.

Et la scène que je viens de vous lire, la carrière. Le corps de Maud, ses cheveux qui battent, se fige aussitôt pour redevenir image inscrite dans la mémoire de celle qui l'a découverte, aussi tenace, obsédante pour elle qu'elle l'a été pour moi, et aussi dérangement.

Parce qu'être tenue sous la dépendance de cette image toujours présente comme une photographie que quelqu'un s'acharnerait à lui mettre sous les yeux, cela suffit. Elle a du travail, peu, puisqu'elle est seule, mais la maison est grande et on ne peut pas rester sans rien faire, suspendre chaque geste avant de l'avoir terminé, empiler les assiettes sales en se promettant de faire la vaisselle plus tard, poser un livre sur ses genoux et il se ferme de lui-même, la page est perdue, renoncer même à s'endormir pour revoir l'éclaboussure grenat de la veste sur les feuilles rousses, le pantalon bleu, la mèche effilée, têtue, que le vent ôte du front et qui reprend sa place, ni blonde, ni châtain. Il n'existe pas de nom pour cette couleur-là. Comme la peau foncée d'un visage, une peau que le soleil aurait brunie.

Elle s'est arrêtée. Elle regarde toujours le même endroit, les deux mains dans les poches de sa veste. Nora suspend la lessive dans le jardin. Elle prend un drap, le secoue, l'accroche au fil. Quand elle a fini, elle s'est allongée sur le lit, très loin de la maison. Elle lui donne la main. Il secoue

Pourquoi la force de cette image, sa persistance, au point de déclencher la rédaction d'un roman tout en y conservant d'ailleurs son caractère irréductible puisqu'elle y gardera tout son mystère et que rien ne sera découvert des raisons de la mort de Maud ? Oui, pourquoi ce récit de l'accident m'a-t-il ému à ce point ? Bien sûr, il s'agissait d'une histoire peu banale et propre à impressionner un enfant, surtout dans l'atmosphère particulière de la cuisine de ma grand-mère, à cause de cette légère angoisse provoquée par la pénombre, l'arrachement à mes habitudes. Pourtant, si je me souviens bien, ce n'était pas le côté macabre de l'image qui me fascinait, son côté morbide, mais plutôt ce qui l'avait précédé et qui demeurerait caché, perdu, les jours d'une femme, jours accumulés, ajoutés patiemment les uns aux autres, ceux où le soleil brille, ceux où il pleut, et les gestes s'enchaînent facilement ou ils semblent tout à coup impossibles. Oui, l'enchaînement des jours, des actes, des pensées qui impitoyablement avait conduit une femme jeune encore à cette seconde où elle avait basculé au fond de la carrière. D'ignorer pourquoi me paraissait scandaleux. Car enfin, il n'y avait pas si longtemps qu'elle était morte. Il me semblait qu'en parlant avec son mari, sa famille, ses amis, en lisant le journal qu'elle avait laissé, on aurait dû comprendre. Plusieurs s'y étaient essayés en vain. Et ceux qui en parlaient ne s'en étonnaient pas. Je ne savais pas encore à quel point la perception de la réalité est particulière à chacun, que les vérités de chacun une fois confrontées s'annulent, je ne savais pas que les vies, même celles des hommes que nous côtoyons, nous restent souvent impénétrables et qu'en raison même de cette opacité, elles sombrent dans l'oubli dès qu'elles s'éteignent.

Voilà pour l'émotion, la curiosité, le désir de comprendre. Mais pourquoi la conviction d'être concernée par cette histoire, pourquoi l'impression que, si elle me poursuivait, me dérangeait, c'est qu'elle avait à me dire quelque chose que je ne saisisais pas bien, qu'elle était un signe que je n'avais pas encore su déchiffrer, qu'elle surgissait pour me rappeler une promesse que je n'avais pas tenue.

Avant de répondre à cette question, ou pour y répondre. J'aimerais revenir à Nora, le personnage principal de la part d'ombre.

Nora a environ soixante ans. Elle vient de perdre son mari. Son fils est mort dans un accident de la circulation et ses deux filles vivent ailleurs. Elle habite un village de montagne. Lors d'une promenade, elle découvre, au fond de la carrière, le corps d'une jeune femme. Le morceau de tissu grenat qui a attiré son attention est la veste de la morte et aussitôt ce détail évoque un souvenir :

Elle a glissé ou elle s'est jetée à bas de la carrière. Les gens racontent que son mari n'était jamais là, qu'il avait ailleurs un autre appartement. Quelqu'un regardait l'avis au matin un

promenade avec sa femme ce jour-là, mais la femme l'avait vu. Elle a fait une enquête.

Il y a plusieurs années, deux ans environ, elle a vu une jeune femme marcher sur le chemin devant la maison. Elle portait une veste d'un rouge très sombre, le col relevé, la main gauche dans la poche de sa veste. De la droite elle tenait la main d'un enfant, un petit garçon, plutôt maigre.

Elle était un peu en avance sur lui et regardait du côté de la forêt. Lui trotтинait. Il a lâché la main de sa mère, a grimpé sur le talus.

venait tout un jour. L'une sans l'autre ne l'aurait pas

Elle s'est arrêtée. Elle regarde toujours le même endroit, les deux mains dans les poches de sa veste. Nora suspend la lessive dans le jardin. Elle prend un drap, le secoue, l'accroche au fil. Quand elle a fini, ils sont déjà loin, très loin de la maison. Elle lui donne la main. Il saute d'un pied sur l'autre, secoue en sautant le bras de sa mère, tire son épaule droite vers le bas et elle oscille, se balance un peu comme les vêtements et les draps que Nora vient de suspendre.

De temps en temps, des gens passent devant la maison. Le chemin mène à la forêt. Il ne s'y enfonce pas profondément, longe la lisière. D'un côté les arbres serrés sur un terrain en pente et de l'autre un taillis à travers lequel on aperçoit les champs.

Elle en a l'habitude : des couples, des gens du village avec leurs chiens, qui vont les faire un peu courir et ne tardent pas à repasser dans l'autre sens, la laisse enroulée au poignet. La promenade est courte. Le chemin débouche sur la grand-route.

Elle ne l'a pas vue revenir. Elle était déjà rentrée avec sa corbeille vide.

Et bientôt Nora est fascinée elle aussi par l'incompréhensible vide, le blanc qui sépare ces deux moments d'une vie :

Une jeune femme en promenade avec son fils, une jeune femme morte dans la carrière, la même, elle en était, après Noël, presque sûre.

Elle ne pouvait comprendre comment la première, calme, patiente, était arrivée là-bas, pourquoi seule et lui, l'enfant, où était-il ? La première, non pas indifférente à son fils, elle avait une façon tendre de lui tenir la main, on ne la sentait irritée ni par son sautillerment ni par son retard, son ascension du talus, mais absente malgré elle, son attention captivée par quelque chose du côté de la forêt.

Et l'autre ? Sa présence définitivement refusée. Comment a-t-elle pu lâcher cette main tendue, partir seule et si loin de lui, sur ce sentier qui quitte très vite le village, s'élève au-dessus des toits, comment a-t-elle pu le laisser si loin derrière ?

Elle a glissé ou elle s'est jetée à bas de la carrière. Les gens racontent que son mari n'était jamais là, qu'il avait ailleurs un autre appartement. Quelqu'un prétend l'avoir vu partir en promenade avec sa femme ce jour-là, mais la police l'aurait su. Elle a fait une enquête.

Les gens disent n'importe quoi. Ils s'ennuient. Quand quelque chose arrive, quelque chose d'inhabituel, ils sont heureux. Ils se penchent sur l'événement, le font durer, refusent de le céder à l'oubli.

Nora n'avait pas attaché d'importance à leurs commentaires au début. Elle avait assez à faire avec ces deux images qui la poursuivaient nuit et jour. L'une sans l'autre ne l'aurait pas inquiétée comme les deux ensemble, ou plutôt l'une séparée de l'autre par un vide, chacune à

l'extrémité d'un parcours incompréhensible. Cette distance entre les deux la gênait. Pour la supprimer, acquérir la certitude que les deux femmes, celle de la carrière et celle du chemin, n'étaient pas la même, ou, dans le cas contraire, pour en découvrir les étapes, les images intermédiaires qui lui permettraient d'aller de l'une à l'autre, elle avait décidé de mieux écouter ce que disaient les gens, d'oser quelques questions qui n'étonneraient personne. Après tout c'était elle qui avait découvert le corps et tout le monde comprendrait son émotion, trouverait sa curiosité parfaitement légitime.

Et Nora se jette à la poursuite de Maud. Elle écoute les bavardages des gens qui commentent l'accident, elle risque quelques questions. Elle fait la connaissance de Serge, le petit garçon, fils de Maud, qu'elle a vu passer avec sa mère devant sa maison. Et Serge lui confie les carnets de Maud, ces carnets dans lesquels il trouvait sa mère occupée à écrire quand il rentrait de l'école. L'équivalent du journal de ma lointaine cousine, mais dont il ne resterait que des bribes puisque, s'il existait beaucoup de carnets, Serge n'en a retrouvé que deux. Et le père de Serge quitte le pays, il s'en va travailler ailleurs en emmenant son fils, avant que Nora ait eu l'occasion de lui rendre ces deux carnets. Elle tente alors de les déchiffrer :

Ces mots serrés sur les pages comme si le papier était compté et pourtant chacun seul, séparé des autres par une sorte de silence. Chacun fermé sur lui-même, sur l'histoire qu'il suggère et recèle en même temps.

Des mots dont elle n'usait pas pour se faire entendre, dont elle se défaisait plutôt, le trop-plein ou les étapes d'une réflexion qui se dérobaient, qu'elle a voulu forcer en les écrivant, ses illisibles traces.

Et Nora, prise de vertige, accablée par leur trop grande abondance, tourne les pages, ne s'arrête plus qu'aux prénoms, Serge, Jean son père, d'autres, Eve, Adrienne. Elle va et vient le long des lettres qui les composent comme à l'intérieur d'un labyrinthe dont elle espérait trouver l'issue ou relit les seuls passages qu'elle comprenne, ces allusions au temps, aux saisons, qui lui ont permis de dater les carnets.

Les carnets ne sont que quelques pièces d'un puzzle perdu. Alors Nora comprend qu'il lui faut trouver d'autres pièces. Pour mieux connaître Maud, les circonstances de sa vie, elle sonne à la porte de Mme Boisset, la propriétaire de la maison dont Maud a occupé un appartement, une vieille dame malade et tyrannique qui saura se servir de la curiosité de Nora pour en faire à la fois sa dame de compagnie et sa femme de ménage. Mais elle non plus ne détient pas les

clés. Et Mme Boisset s'en va, Mme Boisset meurt, alors les carnets se referment sur Nora, les carnets non élucidés. Nora ne sort plus de sa maison, bientôt isolée par l'hiver et la neige :

Elle ouvre l'armoire du grenier. La porte grince. Elle s'assoit, debout, sa planche à dessin dans un coin, elle rampe des feuilles, des traits de crayon, dresse les carnets, les pose sur le sol, ferme la porte qui résonne. Elle se penche, se lève. Il y a tout en bas à

La neige monte autour de la maison. Depuis longtemps elle s'accumule, elle attend derrière des murs bâtis, consolidés, augmentés sans cesse pour la contenir, Elle a trouvé une faille et se déverse en silence, sans les clapotis, les halètements affolés de l'eau, avec une douceur impérieuse.

Hier si légère, à peine un peu d'écume accrochée aux crêtes des sillons, aux ventres des cailloux, aux arêtes ployées de l'herbe. Ce matin, haute, les champs avalés, le chemin effacé.

C'est aux murs de ma maison qu'elle s'appuie maintenant, c'est contre mes murs qu'elle dresse désormais ses vagues immobiles.

Elle va combler cette vallée, Maud, la réunir, par-dessus le sommet des montagnes, aux autres vallées et ce sera la mer, pleine et figée. A sa surface, quelques îles encore et puis plus rien, des maisons englouties, des espaces réservés où peu à peu les gestes tariront, réduits à de vacillantes, stériles évolutions, à des rondes dérégées, étrécies.

Tu ne pourras plus partir. D'ailleurs c'est à toi de m'écouter. Et si je m'endors, si je rêve, ne t'impatiente pas, nous avons toute la nuit, tout l'hiver.

Elle poursuit avec Maud un dialogue imaginaire qui devient peu à peu une confrontation avec son propre passé, puisqu'elle est seule, qu'elle pose les questions et invente les réponses.

Confrontation, isolement qui vont l'amener à ce que nous appelons souvent une dépression, folie pensent ses filles et voilà pourquoi, quand s'ouvre le livre, Nora est assise sur un banc dans le parc d'une clinique.

Mais avant de se laisser emmener dans cette clinique par sa fille, elle lui a tendu une pile de dessins qu'elle tenait à emmener. Car Nora dessine, ou plutôt elle dessinait avec passion quand elle était adolescente, avant son mariage, une passion pour laquelle elle s'est battue, mais dont elle s'est laissé détacher peu à peu. Pendant des années elle va se consacrer à sa famille. Un jour, elle découvre le corps de Maud, elle ouvre l'armoire du grenier où elle avait rangé son matériel de peintre et elle se remet à dessiner.

Et c'est en dessinant qu'elle comprend pourquoi la découverte de la jeune femme l'a troublée à ce point. C'est que sa mort est le signe d'une défaite, un signe qui la ramène à sa propre défaite : ce qu'elle avait accepté comme un renoncement normal. Elle ne dessinait plus parce qu'elle avait à s'occuper de sa famille, elle comprend peu à peu pendant ces jours de crise qu'il

a été un leurre, qu'il a provoqué chez elle un terrible appauvrissement. Elle est devenue une terre stérile qui n'avait plus rien à offrir :

Il faut presque tout. C'est la main, et le main, l'aube ou le début de l'aube ?

Elle ouvre l'armoire du grenier. La porte grince. Elle y dépose, debout, sa planche à dessin, dans un carton elle empile des feuilles, des restes de peinture, d'encre, les crayons, les pinceaux. Elle referme la porte qui résiste. Elle descend l'escalier. Ils sont tous en bas à l'attendre. Elle vient. Elle restera là. Légèrement à l'écart. Un écart involontaire, un vide autour d'elle.

Au début jachère, très vite terre en friche où proliféraient dans les heures lourdes de l'ennui les traits tracés sur des feuilles imaginaires. Plus tard feuilles arrachées, regrets muets, l'armoire du grenier oubliée. Le désert où ne survivent que les mirages, sous les mains de Nora le corps absent d'Andreas, au chevet de son lit, dans le fauteuil marron, Maud, les reflets de ses mains, de sa joue, qui s'effritent dès que Nora lève le bras, se dispersent, fuient dans le creux de la nuit.

Entre elle et les autres, le désert, le lieu de l'absence. Elle ne pouvait plus rien prendre ni donner. Incapable de répondre à leur attente. Germain, les enfants, elle-même, trompés. Par la faute de qui ? Sa mère, la Tante, les circonstances, un défaut de sa propre volonté ? Où se trouve la réponse ? Pourquoi les hommes ont-ils tant de peine à être heureux ?

Il pleut maintenant sur le banc de pierre, et Nora oublie d'écouter Pauline, qui est venue malgré sa fatigue, dont les mains tremblent sur le cuir usé de son sac, qui se tait et regarde aussi, à travers les carreaux de la haute fenêtre encadrée de velours, le fond du parc, la pluie oblique.

Si Maud a ouvert la main et elle a basculé dans le vide, Nora a desserré les doigts seulement, elle s'est laissé entraîner, longtemps elle a dérivé :

Je n'aurais pas dû me laisser faire. Ils m'ont entraînée, ceux qui m'aimaient surtout, je regardais de temps en temps en arrière, mais je les ai suivis, je ne voulais pas leur faire de peine. En arrière, là où, malgré tout, j'aurais souhaité vivre et, sur la rive, cette silhouette folle qui courait en tout sens et criait, c'était moi aussi.

Elle n'admettait pas qu'on l'oublie, elle refusait de mourir. Je l'ai fait taire. C'était facile. J'étais loin, de plus en plus, et son appel de plus en plus faible et résigné.

Ne t'en va pas. Je me penche à mon tour sur le vide. Jean avait raison d'avoir peur. J'ai toujours été sage. Ne pars pas. J'ai plus de cinquante ans, c'est trop tard.

Avant la nuit, la terre, le rendez-vous dans la terre avec la nuit, j'aurais dû m'aimer mieux.

Cela, je ne le sais pas.

Il fait presque jour. C'est la neige ou le matin, l'aube ou le début de l'hiver ?

Tout part d'une image.

J'ai essayé de montrer, dans un cas particulier, comment elle a donné naissance à ce roman. Elle est au cœur de l'œuvre, mais elle n'en constitue pas le sujet.

Pour Maud il est trop tard. Nora, elle, se remet à dessiner.

Et c'est en se servant de ses dessins, non pas en s'agitant, en interrogeant les passants, en aidant Mme Boisset, c'est enfermée chez elle, occupée à dessiner, qu'elle touche peut-être du bout des doigts la vérité de Maud. Maud n'a pas entièrement disparu, ni les événements de sa vie, ni les raisons de sa mort. Mais si elle existe encore, c'est dans les dessins de Nora qu'il faut la chercher.

L'image s'est inscrite au cœur de l'œuvre et elle a ouvert toutes les portes de l'œuvre personnelle.

Je ne vais pas dérouler plus loin le fil de l'histoire, mais en revenir à la question que j'ai formulée tout à l'heure : pourquoi le récit entendu dans la cuisine de ma grand-mère et l'image qu'il a suscitée m'a-t-il pendant des années dérangée, comme une promesse non tenue ?

Sur tout seul, que c'est comme ça ?

Ce récit n'a pas fait naître mon désir, mon besoin d'écrire, il en a été le premier indice. Le corps d'une jeune femme était étendu, désarticulé, au pied des rochers. Et personne ne savait pourquoi. Et plus personne ne s'en souciait. Comment remonter le temps, retrouver par exemple cet instant où la jeune femme, encore vivante, marchait au haut de la falaise, et plus loin encore, jusqu'à retrouver le premier mot, le premier geste qui, en provoquant un enchaînement de mots et de gestes, l'ont amenée à se promener au haut de la falaise, à se pencher, à basculer.

Comment comprendre, sinon en essayant d'imaginer ? Et déjà j'inventais des gestes, des conversations, des scènes où des personnages étaient amenés à se rencontrer, à s'affronter. Et ces personnages une fois créés, j'avais la surprise de constater qu'ils tenaient des propos que je n'avais pas prévus, que, vivants et imprévisibles, ils m'échappaient peu à peu. Et ce jeu me troublait, je m'y livrais un peu en cachette, j'avais l'impression de m'introduire dans un monde qui ne m'était pas encore autorisé, un monde dont j'ignorais encore presque tout et voilà pourquoi, pour "nourrir mes scènes" j'ai pris l'habitude qui ne m'a plus quittée d'observer les choses et les gens avec une très grande attention. Et le soir, dans mon lit, ou le jour, cachée dans un coin de la maison, je me racontais des histoires. Plus tard, je les ai écrites. Mais ce sera après bien du temps et des tâtonnements.

L'image, héritée de mon enfance, tenace en raison des rapports qu'elle entretenait avec mon désir d'écrire, s'est inscrite tout naturellement au début de mon premier roman. En cours de rédaction, j'ai craint qu'elle ne s'y trouve sans véritable raison, qu'elle y soit accessoire, inutile, puisque le récit m'échappait, courait dans une autre direction. Et puis j'ai compris que dans le roman, à mon insu, elle s'était mis à jouer le rôle qu'elle avait joué dans ma vie : pour Nora et pour moi, elle a été un élément perturbateur, irritant parce qu'irréductible, la preuve de l'opacité des destinées humaines en même temps qu'elle provoquait le désir de vaincre cette opacité. Et comment y parvenir, sinon en utilisant les seuls moyens dont nous disposons Nora et moi, et qui sont pour elle son travail de peintre, pour moi l'écriture. Qui sont comme une passerelle que nous serions obligées d'emprunter pour sortir de nous-mêmes, aller à la recherche des autres, à leur rencontre.

La table est couverte d'esquisses. Nora a tracé quelques lignes, légères, imprécises. Elle a titubé et puis les lignes se sont accablées dans la tête.

Le seul moyen, j'ai dû l'admettre, après avoir cherché longtemps à le nier. Mais pourquoi ? Cela, je ne le sais pas.

Tout part d'une image qui émerge brusquement.

J'ai essayé de montrer, dans ce cas particulier, comment elle a donné naissance à ce roman. Elle est au coeur du livre, bien qu'elle n'en constitue pas le sujet.

Je n'y ai pas parlé de mon enfance, de mes vacances chez ma grand-mère. Je n'ai rien dit des circonstances qui l'ont vue naître. Je n'ai pas non plus cherché à raconter le plus exactement possible l'histoire de la jeune femme. J'aurais pu faire une enquête, interroger ceux qui l'avaient connue, consulter des archives, feuilleter d'anciens journaux qui évoquaient le drame. Parler de ses déboires conjugaux, de sa mort, des soupçons qui, ensuite, ont pesé sur son mari.

L'image s'est inscrite au coeur du livre et elle a suscité autour d'elle d'autres personnages, d'autres événements. Elle a donné naissance à Nora qui me ressemble et qui n'est pas moi.

Ai-je répondu à la question ou n'y a-t-il pas de réponse et devrait-on se borner à dire que ça se fait tout seul, que c'est comme ça ?

J'ai décrit l'image, dit comment elle avait fait surgir Nora chez qui elle a provoqué le même trouble que chez moi, en qui elle a créé le même malaise.

Car voilà ce qu'est l'image, en réalité : un écueil, un obstacle, comme un caillou dans le soulier d'un marcheur qui provoque une douleur supportable mais irritante jusqu'à ce qu'il se décide à s'asseoir au bord du chemin pour secouer son soulier.

Voilà ce que fait peut-être Nora en dessinant, moi en écrivant : secouer notre soulier avant de nous remettre en marche.

L'image est le signe d'un malaise ; une image, un malaise bien clos sur eux-mêmes. Ecrire, dessiner, c'est aussi décrire des cercles autour de l'image, des cercles de plus en plus serrés jusqu'à découvrir la brèche par laquelle y pénétrer. Et ces cercles, ce sont pour moi les mots et le livre, et la brèche la raison d'être du livre.

Et le livre est fini quand la brèche est ouverte, le centre de l'image atteint, les raisons du malaise mises à nu.

Alors reste le livre, une meilleure compréhension de soi peut-être, et la possibilité de rejoindre les autres par des voies souterraines, de les rencontrer, au-delà des mots, là où tous les hommes se ressemblent et se reconnaissent.

J'aimerais conclure maintenant par une dernière citation :

La table est couverte d'esquisses. Nora a tracé quelques lignes, légères, imprécises. Elle a tâtonné et puis les lignes se sont accumulées dans la hâte.

Elle a recommencé. A travers les débris des jours, elle s'insinue, se laisse entraîner dans le fond de sa mémoire. De ses pensées, de ses rêves, dans un dédale de miroirs qui s'envoient, se reprennent leurs reflets, les superposent indéfiniment. A la recherche d'un reflet parmi les autres, d'une image imbriquée à mille autres images, pour s'en saisir et l'inscrire sur cette feuille, mais entre elle et le dessin s'obstine un écart qui lui paraît irréductible.

Pourquoi passer tant d'heures à traquer des images souterraines ?

Elle dessine parce qu'elle aime le faire. Même si c'est une sorte de folie qui l'ôte du monde, l'enferme ici, attachée à sa feuille, dépendant de sa feuille, et si elle lève la tête et regarde dehors, est-ce encore la vallée sous la pluie qu'elle voit ou des formes, des nuances de gris ?

Le pinceau étend une goutte luisante de couleur sur le papier.

Elle dessine parce qu'il le faut. Et elle écarte le soupçon d'être dupe, d'obéir à un ordre qu'elle s'est inventé pour donner un sens à ce qui n'en a pas. D'ailleurs, c'est fini. Elle lâche son pinceau. Elle arrête. Elle arrête maintenant, elle ne peut pas davantage. Les branches de l'érable sont nues. Elle est heureuse, incroyablement, un peu perdue. Elle accroche son dessin au mur. Il existe. Elle est prise au piège. Il aura désormais plus de force que sa mémoire : un reflet parmi d'autres, sans les autres, appauvri, ou l'ensemble des reflets liés en un faisceau serré, le jeu des miroirs, leur vertigineuse résonance, capturés.

Est-ce que Pauline l'aimera ? Elle lui a demandé un jour, en désignant un des dessins, si elle pouvait l'emporter. Nora le lui a tendu. Elle n'a pas osé demander pourquoi elle le voulait, elle n'a rien osé dire. Elle s'est sentie menacée d'abord et puis tout à coup presque indifférente, détachée. Ses dessins encombraient les murs, les étagères, la table. Elle a décidé d'accepter l'offre du photographe, l'ami de Florence, d'en exposer une partie dans les locaux de l'agence. Il aime ce qu'elle fait, paraît-il. Elle a eu envie de les donner tous, et qu'ils appartiennent à qui veut bien les regarder. Et retrouver sa table vide, ses murs blancs, une place nette pour se remettre au travail.

Moi aussi, une fois mes textes achevés, j'ai envie de les donner, qu'ils appartiennent à qui veut bien les lire. C'est pourquoi je suis très heureuse d'être parmi vous ce soir pour vous parler de mon travail et je vous remercie d'avoir bien voulu m'écouter.

Juin 1995

L'ENVERS D'UNE IMAGE

Sylviane Chatelain

Les «théâtres d'écritures» sont divers et souvent inessentiels. Sylviane Chatelain apporte au contraire une réponse nuancée et profonde à la question de la création: «tout part d'une image intérieure qui émerge brusquement». Auteur de deux recueils de nouvelles et de deux romans, elle se fonde sur une analyse minutieuse de son premier roman, *La Part d'ombre* (Bernard Campiche, 1988), pour dire comment se déclenche et se développe chez elle l'écriture.